



HAL
open science

Stéréotypes et histoire culturelle

Jean-Charles Geslot

► **To cite this version:**

| Jean-Charles Geslot. Stéréotypes et histoire culturelle. Hypothèses, 2018. hal-01941923

HAL Id: hal-01941923

<https://hal.science/hal-01941923v1>

Submitted on 2 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéréotypes et histoire culturelle

JEAN-CHARLES GESLOT*

Ainsi que chaque étudiant en histoire se l'entend répéter à longueur de conseils méthodologiques, la conclusion est le moment de prendre de la hauteur par rapport à ce qui a été dit, afin d'embrasser d'un seul regard l'ensemble des idées exprimées et d'en décrire les grandes logiques d'organisation, pour leur donner un sens intelligible. Prendre de la hauteur, cela peut consister à remonter vers les sommets de la théorie pour lui soumettre les études de cas abordées, et en même temps la soumettre à eux. Beaucoup d'éléments épistémologiques sur la question des stéréotypes ont été présentés en introduction, et si bien présentés qu'il n'est pas nécessaire de revenir dessus dans ces conclusions. Puisque les organisateurs de cette demi-journée ont eu la gentillesse (nous n'osons dire la bonne idée) d'inviter pour essayer d'en tirer les conclusions un historien issu d'un laboratoire d'histoire culturelle, assumons ce choix, et tentons de soumettre cette riche et passionnante question des stéréotypes aux grilles de lecteur de l'histoire culturelle. Le lieu y est favorable, tant les figures de Christophe Charle, Alain Corbin, Pascale Goetschel, Dominique Kalifa, Pascal Ory, hantent – au bon sens du terme – l'institution qui organise et accueille ces débats. Et le sujet s'y prête du reste particulièrement bien. Jean-François Sirinelli le rappelait encore en 2013 dans l'article « Stéréotypes » qu'il donnait au *Dictionnaire de l'historien* publié sous sa direction et celle de Claude Gauvard : « Les opinions toutes faites, quand elles sont partagées, relèvent du champ des représentations collectives¹. » Dans ce même article d'ailleurs, il renvoyait – non exclusivement d'ailleurs – ce concept au champ de l'histoire culturelle.

C'est donc du point de vue de cette approche que nous tenterons, en guise de conclusions, de reprendre les propos développés par Julien Edrom,

* Maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.

1. J.-F. SIRINELLI, « Stéréotypes », dans *Dictionnaire de l'historien*, ID. et C. GAUVARD dir., Paris, 2013, p. 664.

Witold Griot, Raphaël Guérin, Ksenia Smolović et Flavien Villard, offrant un panorama de contextes variés dont les divergences de fond n'empêchent pas les rapprochements². Plus précisément, il s'agira de revenir sur la façon dont le stéréotype, en tant qu'élément d'un système de représentations, peut être appréhendé dans une perspective culturaliste. Dans la contribution qu'il donnait en 1997 au recueil *Pour une histoire culturelle*, Krzysztof Pomian distinguait deux stratégies à l'œuvre : l'une, qu'il qualifiait de sémiotique, consistait à analyser les représentations sous l'angle symbolique, en privilégiant, dans la tradition de l'iconologie et de l'histoire des idées, les signes, les significations et les structures dont ces représentations étaient le reflet. L'autre, qualifiée d'approche pragmatique, davantage intéressée aux réalités sociales concrètes dans lesquelles elles s'insèrent, privilégiait l'étude du contexte de leur émergence et des modalités de leur réception, et renvoyait davantage à l'histoire culturelle³. Celle-ci n'a donc pas pour but de décrypter la symbolique à l'œuvre dans la genèse et le devenir du stéréotype : son objectif est de comprendre dans quelles conditions sociales il se met en place, pour quelles raisons, par quels procédés, avec quelles intentions, grâce à quels acteurs, et d'étudier les supports et formes de son expression puis de sa diffusion, en accordant un intérêt particulier à sa réception, à ses évolutions, à ses recompositions, à son déclin et à sa mort également. En somme, il s'agira d'analyser le stéréotype comme fait évoluant au sein d'une société culturelle et relevant ainsi du triptyque production-médiation-réception⁴ ; non pas de faire un tour complet des enjeux en la matière – quelques pages n'y suffiraient pas, et la littérature sur le sujet est déjà abondante comme le montre l'introduction de la demi-journée – mais de proposer quelques rappels (voire certaines évidences) et de suggérer quelques pistes de réflexion à partir des choses lues et entendues dans les communications des cinq orateurs et oratrice du jour, dont les approches peuvent être considérées comme relevant d'une histoire culturelle – même si c'est à leur corps défendant.

2. L'auteur de ces lignes, spécialiste du XIX^e siècle, n'aura cependant pas la témérité de s'aventurer trop loin des rivages rassurants de l'histoire contemporaine.

3. K. POMIAN, « Histoire culturelle, histoire des sémiophores », dans *Pour une histoire culturelle*, J.-P. RIOUX et J.-F. SIRINELLI dir., Paris, 1997, p. 77-78.

4. P. ORY, *L'Histoire culturelle*, Paris, 2004, p. 78 et suivantes.

Production du stéréotype

Un premier ensemble de questions, renvoyant donc aux processus de production, tourne autour de la genèse du stéréotype. Pourquoi se met-il en place, dans quel contexte, avec quelles intentions ? Selon quelles modalités ? La définition classique du stéréotype insiste, cela a été dit plusieurs fois, sur le caractère collectif de sa construction. La façon dont se met en place l'image athlétique et érotique de la femme spartiate est à cet égard significative : elle est, nous explique Flavien Villard, le produit d'un groupe d'auteurs. Euripide, Critias, Aristophane, puis Xénophon et Platon, sous des formes de discours variées et pour des raisons divergentes, évoquent tous cette image. Le paramètre générationnel est important, dans la mesure où il renvoie à la contextualité de la mise en place du stéréotype. Celui-ci ne naît pas par hasard. Quelles que soient les modalités, son émergence correspond forcément à une intentionnalité plus ou moins diffuse, qui se résume souvent à un horizon d'attente, ou à des dispositions d'esprit. Quelques exemples émergent des études présentées. Le but peut être cognitif : Ksenia Smolović et Witold Griot montrent bien le désir de connaissance qui préside à l'édification d'images simplifiées de ce que sont les Serbes pour les Français, les Serbes de Lusace pour les Polonais. Dans cette perspective d'ailleurs, le stéréotype semble, par son caractère simplificateur, particulièrement opératoire : il est une « facilité pédagogique », il propose une image relativement simple à retenir, ce qui favorise la diffusion du savoir qui lui est lié. Ce savoir s'avère donc plus ou moins scientifique, *in fine*. Le stéréotype part le plus souvent d'une observation du réel, mais celui-ci se trouve ensuite plus ou moins déformé. Du reste, la réalité concernée n'est pas toujours appréhendée de façon parfaitement factuelle. C'est évident pour les saints fondateurs de diocèses dont nous parle Raphaël Guérin, pour lesquels les hagiographes manquent parfois d'informations, ce qu'ils compensent par une approche symbolique ; mais c'est aussi le cas de stéréotypes nés d'une démarche scientifique ou pseudo-scientifique, comme celle qui préside aux topographies médicales étudiées par Julien Edrom.

Cette déformation, qui s'apparente le plus souvent à une simplification, inhérente à l'essence même du processus de stéréotypisation, peut avoir des raisons variées. Il peut s'agir d'ériger un fait en modèle, ou en contre-modèle : c'est le cas de la femme spartiate, interprétée différemment par ceux qui portent au nu le système lacédémonien, comme Critias et Xénophon, et par ceux qui le dénigrent comme Euripide et Aristophane. Le contexte de la

guerre du Péloponnèse et de la rivalité entre les deux cités joue évidemment, dans ces deux derniers cas, un rôle essentiel dans l'orientation donnée au stéréotype. Celui-ci révèle donc souvent des intentions politiques, notamment en contexte de guerre (cette « puissante usine à stéréotypes⁵ »). Elles se retrouvent au xx^e siècle, où elles sont particulièrement nettes dans les interprétations marxistes de la figure du Serbe de Lusace, présenté comme le modèle de l'opprimé, tout autant que dans les approches identitaires du voisin slave, dont il s'agit de préparer les esprits à une réunion possible et souhaitée au grand frère polonais. L'impératif politique se retrouve à une autre échelle dans le processus de sanctification des fondateurs de diocèse : ainsi que le rappelle Raphaël Guérin dans son introduction, le prestige accordé au saint ne peut que rejaillir sur ceux qui sont en charge de la circonscription qu'il a créée, et on sait tout le bénéfique que ceux-ci peuvent en tirer en termes politiques – tout autant qu'économiques.

Si les intentions qui président à la création de stéréotypes sont variées, on retrouve des processus communs. Ces stéréotypes « n'apparaissent pas *ex nihilo* au sein des groupes humains⁶ » : ils se nourrissent de systèmes de représentation préexistants où ils ne cessent de puiser et qu'ils enrichissent continuellement. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? Créateurs et récepteurs de stéréotypes ne peuvent en concevoir l'intelligibilité hors de la vision du monde qui est la leur et qu'ils ont en partage. Ainsi les stéréotypes liés aux saints fondateurs de diocèses correspondent-ils à de grands modèles référentiels préexistants, fixés par les textes néotestamentaires qui fondent en grande partie la base de l'appréhension du monde par les chrétiens européens des xi^e-xii^e siècles. Les topographies médicales du tournant du xix^e siècle renvoient elles à un ancien système intellectuel de représentations particulièrement tenace : la théorie des climats, à laquelle Montesquieu apporte une caution intellectuelle majeure au siècle des Lumières, mais qui inspirait déjà les Grecs et les Romains du premier siècle avant notre ère dans leur appréhension, déjà largement stéréotypée, des peuples du bassin méditerranéen⁷. À côté de ces grilles de lecture intellectuelles du monde,

5. J.-F. SIRINELLI, « Les glissements progressifs du regard : pour une histoire des stéréotypes », dans *Désenclaver l'histoire. Nouveaux regards sur le xx^e siècle français*, Paris, 2013, p. 72.

6. J.-F. SIRINELLI, « Stéréotypes », art. cité, p. 664.

7. M. DUBUISSON, « Caton et les Ligures : l'origine d'un stéréotype », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 68-1 (1990), p. 76 et 78.

on trouve les imaginaires, autres puissants facteurs d'interprétation. Il en va ainsi de la figure du Serbe de Lusace, dont la création du stéréotype passe par le réemploi d'images déjà présentes dans l'imaginaire polonais. Plus généralement d'ailleurs, cette figure renvoie à des *topoi*, que ce soit le mythe du bon sauvage ou celui de l'âge d'or, favorisant ainsi son appréhension en renvoyant à des repères culturels plus ou moins connus. De la même façon, la figure du Serbe au XIX^e siècle est associée en France à un poncif, celui du « joug ottoman », répété à l'envi par ceux qui tentent de sensibiliser le public français à la question.

On peut dès lors distinguer de véritables stratégies rhétoriques, qui posent la question de l'intentionnalité dans la genèse de ces stéréotypes. S'il est peu probable que certains personnages du passé se soient levés un matin avec la ferme intention de consacrer leur journée à la création d'un stéréotype, on peut tout de même interroger l'intention volontaire et consciente dans la diffusion de ces idées toutes faites. Celle-ci sera plus ou moins formelle. Le stéréotype pourra être le simple résultat d'une démarche impensée comme telle, un produit empirique de l'air du temps, qui vient à point nommé mettre des mots ou des images sur un sentiment partagé en commun à un moment donné : on peut sûrement classer dans cette catégorie l'image de la Spartiate athlétique et délurée qui correspond bien à ce que les Athéniens peuvent avoir envie de penser de l'ennemie de la cité. D'autres stéréotypes peuvent cependant apparaître comme le résultat de stratégies plus pensées et volontaristes : ceux liés à la sanctification des fondateurs de diocèse comme les regards portés sur les Serbes en France et en Pologne au XX^e siècle. Notons cependant que si la volonté de simplification peut comme on l'a vu être consciente, liée par exemple à un impératif d'efficacité pédagogique, elle ne débouche sûrement que rarement sur la volonté clairement affirmée de créer un stéréotype proprement dit. Celui-ci n'est qu'un effet secondaire, pourrait-on dire, un résultat inattendu, et aléatoire : il ne « prendra » pas forcément. Il faudra pour cela que l'image toute faite et simplifiée s'impose, et dure. Le succès du stéréotype dépendra donc largement des processus de médiation et de réception de la représentation créée.

Médiations

Quels sont les modes de diffusion des idées toutes faites ? Par quels moyens vont-elles toucher un « public » suffisamment large pour se muer en véritables stéréotypes ? Toutes les communications présentées ici se basent exclusivement ou presque, et à juste titre, sur des sources textuelles qui permettent de dresser une typologie relativement complète des modes de production et des supports de la diffusion des systèmes de représentation. Trois grands types peuvent être identifiés. Il y a d'abord la grande variété des textes normatifs, de nature politique et religieuse, qui dans toute société historique détermine en grande partie les façons d'agir et de penser en fixant un cadre canonique ou réglementaire : des rapports officiels aux Vies de saints, ce sont autant de textes qui participent à fixer des canons, et concourent par là-même à imposer de façon plus ou moins forcée et efficace, des modes de lecture du monde. On trouve ensuite les supports scientifiques ou pseudo-scientifiques de la création et de la diffusion des stéréotypes : rapports d'experts, thèses de médecine, ouvrages de vulgarisation, cours en Sorbonne, études d'histoire, de géographie, d'ethnographie, depuis Hérodote jusqu'au xx^e siècle... Tous ces supports, que l'on retrouve d'une communication à l'autre, sont issus d'une même volonté, propre à la démarche savante, de lecture, d'analyse et de mise en intelligibilité du monde, et sont de fait générateurs de grilles d'interprétation qui participent à fixer des stéréotypes. Enfin, la littérature, sous toutes ses formes, du théâtre athénien à la poésie philoserbe du xix^e siècle en passant par l'hagiographie, constitue un puissant facteur de création d'images toutes faites et de stéréotypes. On pourrait d'ailleurs ajouter le récit de voyage et les pamphlets, dont François Dubost a montré pour l'époque moderne le rôle qu'ils peuvent jouer eux aussi dans la création des stéréotypes nationaux, et le rôle que leur assigne en la matière le public qui attend d'eux de ressasser ces clichés maintes fois répétés⁸ ; au point d'ailleurs que la littérature industrielle finit par se définir, aux xix^e et xx^e siècles, « par l'emploi indifférencié du stéréotype⁹ ». Ces trois catégories (le normatif, le scientifique, le littéraire) ne sont ni indépendantes, ni étanches. Le questionnaire de Vicq d'Azyr relève autant de la démarche d'observation scientifique que de la fixation de normes en ce domaine ; les

8. F. DUBOST, « Les stéréotypes nationaux à l'époque moderne (vers 1500-vers 1800) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 111-2 (1999), p. 670.

9. R. AMOSSY, « Types ou stéréotypes ? Les "Physiologies" et la littérature industrielle », *Romantisme*, 64 (1989), p. 113.

rapports d'expertise commandés à des savants peuvent correspondre eux aussi à des stratégies politiques ; et l'on sait combien la littérature peut, de son côté, partager une partie de la démarche scientifique dans sa volonté d'observation et d'intelligence du monde.

La plupart des textes étudiés dans ces communications sont autant de supports de création de stéréotypes, et d'un premier degré de médiation. Un premier degré seulement, car la plupart d'entre eux n'ont connu qu'une diffusion limitée à un groupe social restreint. Faut-il rappeler cette évidence qu'à l'échelle de l'histoire, l'accès massif à la culture écrite n'est qu'un phénomène limité dans le temps, et particulièrement tardif ? Les Vies de saints du Moyen Âge, les thèses de médecine des années 1800, les rapports diplomatiques et les enquêtes ethnographiques du XIX^e siècle ne s'adressent, forcément, qu'à des publics limités. Il faut d'autres processus de médiation (les sermons des prêtres, les ouvrages de vulgarisation scientifique...) pour que les idées qu'ils portent se diffusent, et pour que ces stéréotypes s'établissent comme tels. Au-delà de l'étude de la façon dont ces divers supports discursifs exposent et proposent des idées toutes faites, tout l'enjeu d'une histoire culturelle des stéréotypes réside dans les modalités de leur transmission et donc de leur fixation dans le référentiel social commun. Witold Griot par exemple montre bien le relais que la presse représente pour l'image du Serbe de Lusace établie par les rapports officiels, diplomatiques notamment, et les expertises savantes. Encore serait-il intéressant de savoir si la presse évoquée connaissait une large diffusion ou non, ce qui est là un autre enjeu, et non des moindres, de l'étude de l'imprimé et particulièrement de la presse. « Un des enjeux majeurs d'une histoire culturelle de la presse consiste », rappellent les auteurs de *La Civilisation du journal*, « à évaluer le rôle des périodiques et de leur appropriation dans l'émergence des identités sociales, professionnelles, génériques, politiques, etc. », Sylvain Venayre rappelant dans le même volume le rôle joué par les journaux dans la construction des « identités nationales » et des « altérités culturelles » dont participe largement le regard porté sur les Serbes à l'époque contemporaine¹⁰. Il faut aussi évoquer les manuels scolaires, et notamment ceux de l'école primaire, relais privilégiés de la diffusion des stéréotypes – ces derniers n'ont-ils pas, comme un l'a vu, une fonction pédagogique, de

10. *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, D. KALIFA, P. RÉGNIER, M.-È. THÉRENTY et A. VAILLANT dir., Paris, 2011, p. 13 ; S. VENAYRE, « Identités nationales, altérités culturelles », dans *ibid.*, p. 1381-1407.

fixation d'un savoir simplifié ? Combien les treize millions d'exemplaires vendus du *Cours d'histoire de France* de Lavis et les six millions du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno ont-ils participé à la fixation de stéréotypes dans l'esprit des Français de la III^e République¹¹, ceux du bon et du mauvais roi, par exemple ?

Et puisque l'accès à l'écrit fut longtemps limité, le stéréotype n'a pu, jusque à une période récente, se diffuser et se fixer que de deux façons, par la parole (dite ou chantée) et par l'image (fixe ou animée). Ruth Amossy le montre bien pour le stéréotype de la grisette, qui « s'impose à la croisée de genres divers » : les chansons et les gravures ont, autant que les « Physiologies », permis à ce cliché de s'imposer au XIX^e siècle¹². La figure stéréotypée du Breton, de son côté, se nourrit tout autant des chansons de Théodore Botrel que des planches illustrées de *Bécassine* ou que des figurines vendues dans les boutiques de souvenirs¹³. Plus qu'un *volumen* portant le texte des pièces d'Aristophane et d'Euripide, ce sont bien sûr les représentations publiques de ces comédies qui touchent un large public d'Athéniens et leur permettent d'adopter le stéréotype de la Spartiate musclée. Plus qu'un *codex* proposant au chrétien la Vie de tel ou tel saint fondateur de diocèse, c'est le sermon en chaire du prêtre ou le cours de catéchisme qui va permettre aux fidèles de connaître son histoire et de méditer, éventuellement, sur ce qu'est une vie sainte et chrétienne. L'oralité entretient avec le stéréotype des relations intimes : Claude Gauvard a bien montré le rôle de la rumeur dans la diffusion des clichés sur les hommes d'armes, et le rôle que ces clichés jouent, à l'inverse, dans la diffusion des rumeurs¹⁴. Quant aux images, est-il nécessaire de rappeler toute l'importance qu'elles jouent dans la transmission des messages culturels avant – et même encore pendant – l'ère de l'accès massif à l'écrit¹⁵ ? Flavien Villard évoque à ce sujet les

11. J.-Y. MOLLIER, *La Lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, 2001, p. 56-57.

12. R. AMOSSY, « Types ou stéréotypes ? ... », art. cité, p. 116-118.

13. C. BERTHO, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35 (1980), p. 62

14. C. GAUWARD, « Rumeur et stéréotypes à la fin du Moyen Âge », dans *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 24^e congrès, Avignon, Paris*, Rome, 1994, p. 157-177.

15. Voir à ce sujet les contributions de Christian Delporte sur la caricature et d'Isabelle Veyrat-Masson sur la télévision dans *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, J.-N. JEANNENEY dir., Paris, 2000.

céramiques attiques du v^e siècle sur lesquelles figurent des représentations de femmes spartiates, tout autant qu'athéniennes d'ailleurs. Les objets illustrés du quotidien ont, on le sait, largement concouru à fixer dans les imaginaires collectifs des stéréotypes, pour le meilleur et surtout pour le pire, du souriant tirailleur sénégalais popularisé en France par les publicités Banania aux caricatures du Juif et du « Boche » diffusées par les journaux quotidiens. L'image imprimée vient, à partir de l'époque moderne, donner aux stéréotypes iconographiques une diffusion que les images peintes, gravées ou sculptées n'avaient pu atteindre, avant que l'image animée, sur grand puis petit(s) écran(s), ne vienne encore bouleverser les jeux d'échelle en la matière au xx^e siècle.

Et puisqu'il s'agit de diffusion, l'historien du culturel se doit de tenter de l'évaluer, s'il veut pouvoir juger du « succès » de tel ou tel stéréotype – sa seule énonciation par une source ne suffisant pas à en faire un fait social signifiant et représentatif du contexte. Là encore cependant la difficulté de l'enquête est grande, et de plus en plus à mesure que les possibilités d'étude statistique s'amenuisent avec le décalage temporel. Comment évaluer le nombre d'Athéniens qui ont vu (sinon lu) les pièces d'Euripide et d'Aristophane ? Quand bien même du reste nous aurions des chiffres de spectateurs, cela ne donnerait qu'une estimation basse de la diffusion du stéréotype de la Spartiate, car il faudrait aussi savoir combien de non-spectateurs en ont entendu parler, et eu ainsi connaissance de la façon dont elle était représentée. Combien de fidèles ont lu ou se sont fait lire les *Vitae* ? Là encore impossible de le savoir. Pour l'époque contemporaine, les réponses sont moins impossibles. Combien de lecteurs ont eu accès à la figure du Serbe en lisant la *Guzla* de Mérimée ou l'édition du 20 mars 1946 du journal polonais *Les Paysans* ? On peut tenter de le savoir par les chiffres de tirages, ou par des enquêtes qualitatives. Mais ce chiffre de tirage, quand on le possède, est-il révélateur ? Un journal tiré, faut-il le rappeler, n'est pas forcément acheté ; et un journal acheté n'est pas forcément lu – ou alors il peut l'être par plusieurs personnes. *In fine*, l'estimation statistique de la diffusion est une entreprise impossible ; l'enquête pourra donner au mieux des ordres de grandeur, mais dont il sera malaisé de tirer des enseignements. L'approche en la matière ne pourra être qu'impressionniste et qualitative, comme d'ailleurs lorsqu'il s'agira d'imaginer la réception.

Réception

L'Athénien de la fin du v^e siècle s'est-il senti conforté dans son image des Spartiates en voyant la mise en scène de l'athlète lacédémonienne par Aristophane, ou bien a-t-il jugé cela grotesque et excessif ? Le lettré du xi^e siècle a-t-il réalisé, à la lecture de la *Vita* de Martial de Limoges, qu'il découvrirait enfin ce qu'était véritablement un saint, et cela a-t-il modifié l'image qu'il pouvait avoir de cette figure emblématique de l'imaginaire religieux chrétien ? Le lecteur polonais du journal *Les Paysans* a-t-il été sensible au martyr du peuple sorabe tel qu'on le lui présentait en mars 1946 ? Quelles représentations du Slave, de l'Européen de l'Est, de « l'oriental », les études sur le peuple serbe pouvaient-elles rencontrer dans le public français du xix^e siècle ? Combien de ceux qui ont consulté les thèses de médecine du début de ce même siècle ont-ils à leur tour repris les descriptions qui y étaient faites des habitants des différentes provinces de France ? Autant de questionnements emblématiques d'une tentative d'approche des modalités de la réception de ces stéréotypes, auxquels il est souvent bien difficile de répondre. Comment un message culturel est-il reçu ? Cette question est souvent le parent pauvre dans l'étude des processus culturels (les études sur les stéréotypes le montrent bien, en étant le plus souvent centrées sur leur description et leur genèse intellectuelle), tant elle renvoie à l'insaisissable champ de l'appropriation personnelle, relevant du ressenti intime et de la psychologie personnelle, laquelle appropriation ne laisse pas forcément de trace, pire, n'est pas forcément consciente. Le problème se pose pour le discours ou l'image stéréotypés : l'individu qui le reçoit, qu'il soit lecteur, spectateur, ou autre, y adhère-t-il ? Fait-il sien ce stéréotype ? S'aperçoit-il qu'il s'agit d'une vision simplifiée, commode de la réalité ? Quels effets ces stéréotypes, consciemment ou inconsciemment repris, auront-ils dans la pensée, l'action, les décisions de cet individu ? Pour tenter de le savoir, on ne peut procéder que par petites touches.

Voyons d'abord, puisque c'est parfois, comme on l'a vu, l'une de ses fonctions premières, si le stéréotype est bien un vecteur de connaissance. Pour les Serbes, apparemment, oui : Ksenia Smolović montre bien que les Français du xix^e siècle savaient visiblement si peu de choses à leur sujet que les stéréotypes qui se diffusaient à leur égard font office de première forme d'appropriation cognitive de la réalité de ce qu'ils sont. Les topographies médicales, elles, participent à ce que l'on croit être une meilleure connaissance des réalités géographiques, sociales, psychologiques, des diverses régions

de France. La reprise à l'envi par les études historiques ou ethnographiques de ces stéréotypes provinciaux montre leur inscription dans une intelligence du social appelée à proposer un savoir appelé à durer, dans la géographie morale des historiens romantiques comme dans les théories des hygiénistes. Celui-ci finit cependant par être contesté car son caractère trop réducteur, simplificateur, déformant, peut se retourner contre lui. Les circulations de populations d'une région à l'autre et les brassages qui en résultent viennent ainsi progressivement invalider le discours des topographies médicales, dont les postulats sont bientôt abandonnés par le corps médical – non sans persistance donc, sous d'autres formes. Le stéréotype devient en fait parfois un problème dans le rapport au savoir, lorsqu'il entre en concurrence avec une connaissance scientifiquement fondée bénéficiant d'une légitimité sociale et intellectuelle supérieure.

Les stéréotypes viennent donc rencontrer d'autres systèmes de représentation, s'y insérer ou bien se heurter à eux. Les représentations théâtrales de la Spartiate servent ainsi à conforter les Athéniens dans leur vision d'eux-mêmes et à les rassurer quant à leur modèle de société : il y a parfois dans la réception des stéréotypes un terreau favorable, qui peut prendre on l'a dit la forme d'un horizon d'attente, lequel vient déterminer cette réception et qu'il est nécessaire de prendre en compte. Le stéréotype du Serbe rencontre ainsi en France un imaginaire occidental fasciné par l'exotisme, ce qui favorise sa pérennité, tandis qu'en Pologne, sa proximité avec d'autres stéréotypes plus familiers des Polonais lui permet de s'ancrer dans l'imaginaire collectif. À l'inverse cependant, certaines idées toutes faites entrent en opposition avec d'autres façons de voir le monde, voire avec d'autres stéréotypes. Ainsi les stéréotypes régionaux semblent-ils incompatibles avec le projet révolutionnaire de régénération dans la mesure où ils stigmatisent des catégories populaires censées bénéficier de ce mouvement et participer à la vie civique. Ces mêmes stéréotypes issus des topographies médicales, tout en reprenant à leur compte la théorie des climats de Montesquieu, la dépassent et en contestent le caractère exclusivement déterminant : au-delà de la seule influence du milieu, la pratique d'une activité va largement conditionner le caractère des habitants d'une région. Ce même jeu d'allers et retours entre stéréotypes se retrouve dans le théâtre athénien, Aristophane prenant le contrepied d'Euripide en réfutant certains de ses modes de représentation ou bien en adoucissant la vision donnée de la femme spartiate.

Car les stéréotypes circulent et se rencontrent, diachroniquement et synchroniquement. Le contexte de leur réception est constamment en

mouvement ; de même que leur diffusion est tout sauf linéaire, connaissant des mouvements d'accélération, des phases de ralentissement, des moments de rupture, la réception s'en modifie au fil de l'évolution des systèmes de représentation, des savoirs et des idéologies. D'une génération à l'autre ainsi, le système de représentations peut évoluer, pour des raisons variables dont Jean-François Sirinelli montre l'étendue à propos des *baby-boomers*¹⁶. Le stéréotype athénien de la femme spartiate, celui, polonais, du Serbe de Lusace, se mettent en place à des moments précis, et il serait intéressant de savoir comment ils évoluent au sein des générations qui suivent celles et ceux qui ont été les premiers à les recevoir. On sait assez bien ce qu'il advient des stéréotypes régionaux dont les topographies médicales participent à la cristallisation. Ils connaissent dans le discours savant une postérité certaine, si ce n'est une seconde vie, sous la forme par exemple de la géographie morale portée par Jules Michelet dans son *Tableau de la France* et reprise par certains de ses épigones comme Victor Duruy¹⁷.

Reste à comprendre la relation diachronique entre deux stéréotypes : est-elle le fruit du hasard (peu probable) ou d'une filiation ? Comment cette filiation se fait-elle ? On ne saurait invoquer de façon convaincante l'idée d'une permanence intrinsèque des stéréotypes. Comparant les dires d'un revenant du XII^e siècle et ceux de la morte-vivante Clarimonde de Théophile Gautier, Claude Lecouteux conclut ainsi à l'« éternité des mythes¹⁸ ». Le symbolisme de l'hypothèse la rend séduisante : le stéréotype ne possède-t-il pas cette valeur symbolique intemporelle, qu'il s'agisse de celui du vampire ou d'un autre ? Mais il faut un peu plus que cette abstraction commode pour expliquer que d'une époque à l'autre, d'une génération à l'autre, des hommes aient pu se représenter la même chose de la même manière, même à huit siècles d'intervalle. La rigueur impose d'en retrouver les canaux concrets de transmission et de connexion. S'agissant toujours de la figure littéraire stéréotypique du vampire, il est ainsi assez aisé de reconstituer la chaîne qui, partant des récits collectés en Europe orientale au XVIII^e siècle,

16. J.-F. SIRINELLI, « Les Glissements progressifs du regard... », art. cité.

17. P. PETITIER, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, 2006, p. 108 ; J.-C. GESLOT, « De part et d'autre du Rhin. Descriptions géographiques et représentations nationales dans les *Causeries* du voyage franco-allemand de Victor Duruy (1860) », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 3 (2012) [en ligne : <http://journals.openedition.org/belgeo/7361>, consulté le 16 janvier 2018].

18. C. LECOUEUX, *Histoire des vampires. Autopsie d'un mythe*, Paris, 1999, p. 28.

aboutit à leur publication dans des recueils fantastiques au début du XIX^e (les *Fantasmagoriana*, *Spectriana*, *Infernalina* et autres *Demoniama*), lesquels nourrissent à leur tour l'imagination des auteurs de *Gothic Novels* et les écrivains romantiques français, qui vont inspirer les écrivains de la deuxième moitié du XIX^e siècle que lira à son tour Bram Stoker, avant de fixer pour longtemps les grandes lignes stéréotypiques du vampire¹⁹. Dans un autre registre, et sur une chronologie plus resserrée, Étienne Bourdon a également montré récemment comment la figure stéréotypée du Gaulois chez Ernest Lavisse reprenait des éléments d'historiens antérieurs qu'il avait lus ou dont il avait reçu, directement ou indirectement, l'enseignement²⁰. Le stéréotype on le voit à nouveau n'est pas une création *ex nihilo* : ce processus de création, en reprenant des éléments antérieurs, est lui-même processus de réception.

La valeur heuristique du stéréotype est évidente, et les textes proposés lors de cette demi-journée ont contribué à le montrer, dans la lignée des nombreuses études qui traitent de cette notion²¹. Cette valeur n'en mérite pas moins d'être rappelée au terme de ces quelques pages de conclusions. Comme cela a été répété par les communicants, il ne s'agit pas d'étudier si un stéréotype est vrai ou non, si la représentation qu'il supporte est fondée ou pas. L'athlète spartiate décrite par Aristophane était-elle si dévergondée qu'il veut bien le laisser penser ? Les saints fondateurs de diocèses sont-ils vraiment tous nés en Orient ? Les habitants du Médoc sont-ils aussi débiles au physique et au moral qu'Antoine Chabannes veut bien le dire dans sa thèse en 1805 ? Répondre à ces questions n'a guère d'intérêt puisque l'on sait dès le départ qu'en tout état de cause, le stéréotype est une version déformée de la réalité. Poser la question du vrai et du faux ne revêt donc aucune utilité. Ce qui est intéressant, ce n'est pas de voir ce que le stéréotype dit de ceux dont ils parlent, mais de comprendre la façon dont ceux-ci sont vus et considérés d'une part, et ce que cela dit de ceux qui le créent, le diffusent, le colportent, d'autre part. Il s'agit à travers eux de comprendre un système de pensée, de mentalités, de représentations : comment, à travers l'autre,

19. D. SOLOVIOVA-HORVILLE, *Les Vampires : du folklore slave à la littérature occidentale*, Paris, 2011 ; A. POZZUOLI, *Bram Stoker. Dans l'ombre de Dracula. Biographie*, Paris, 2012, p. 115-120.

20. É. BOURDON, *La Forge gauloise de la nation. Ernest Lavisse et la fabrique des ancêtres*, Paris, 2017, p. 54 et suivantes.

21. Voir notamment les références fournies dans l'introduction de ce recueil.

et à travers la vision déformée qu'on en a, chacun se définit, en miroir ? « Miroir des autres, reflet de soi », titrait encore récemment, et avec bonheur, un recueil issu d'un séminaire sur l'histoire des stéréotypes dans le monde romain²². Quelle meilleure formule que celle-ci pour illustrer tout l'intérêt qu'une histoire culturelle du stéréotype peut représenter pour une meilleure connaissance de l'homme du passé ? L'idée certes est si connue qu'elle en constituerait presque un poncif – mais un poncif ne saurait être tout à fait malvenu au moment de clore une série de réflexions sur le stéréotype.

22. *Miroir des autres, reflet de soi. Stéréotypes, politique et société dans le monde romain*, H. MÉNARD et C. COURRIER dir., Paris, 2012.